

Le blessé se laissa glisser à genoux et baisa de nouveau les pieds de son sauveur ; mais d'Arragnan, qui n'avait plus aucun motif de rester si près de l'ennemi, abrégea lui-même les témoignages de sa reconnaissance.

Le garde qui était revenu à la première décharge des Rochelois avait annoncé la mort de ses quatre compagnons. On fut donc à la fois fort étonné et fort joyeux dans le régiment, quand on vit réparaître le jeune homme sain et sauf.

D'Arragnan expliqua le coup d'épée de son compagnon par une sortie qu'il improvisa. Il raconta la mort de l'autre soldat et les périls qu'ils avaient courus. Ce récit fut pour lui l'occasion d'un véritable triomphe. Toute l'armée parla de cette expédition pendant un jour, et Monsieur lui en fit faire ses compliments.

Au reste, comme toute belle action porte avec elle sa récompense, la belle action de d'Arragnan eut pour résultat de lui rendre la tranquillité qu'il avait perdue. En effet, d'Arragnan croyait pouvoir être tranquille, puisque, de ses deux ennemis, l'un était tué et l'autre dévoué à ses intérêts.

Cette tranquillité pouvait être une chose, c'est que d'Arragnan ne connaissait pas encore Mllady.

Chapitre XLIII

Le Vin D'Anjou



PRÈS des nouvelles presque désespérées du roi, le bruit de sa convalescence commençait à se répandre dans le camp ; et comme il avait grande hâte d'arriver en personne au siège, on disait qu'aussitôt qu'il pourrait remonter à cheval, il se remettrait en route.

Pendant ce temps, Monsieur, qui savait que, d'un jour à l'autre, il allait être remplacé dans son commandement, soit par le duc d'Angoulême, soit par Bassompierre ou par Schomberg, qui se disputaient le commandement, faisait peu de choses, perdait ses journées en tâtonnements, et n'osait risquer quelque grande entreprise pour chasser les Anglais de l'île de Ré, où ils assiégeaient toujours la citadelle Saint-Martin et le fort de La Prée, tandis que, de leur côté, les Français assiégeaient La Rochelle.

D'Arragnan, comme nous l'avons dit, était redevenu plus tranquille, comme il arrive toujours après un danger passé, et quand le danger semble évanoui ; il ne lui restait qu'une inquiétude, c'était de n'apprendre aucune nouvelle de ses amis.

Mais, un matin du commencement du mois de novembre, tout lui fut expliqué par cette lettre, datée de Villeroy :

Monsieur d'Aragnan,

MM. Athos, Porthos et Aramis, après avoir fait une bonne partie chez moi, et s'être égayés beaucoup, ont mené si grand bruit, que le prévôt du château, homme très rigide, les a consignés pour quelques jours; mais j'accomplis les ordres qu'ils m'ont donnés, de vous envoyer douze bouteilles de mon vin d'Anjou, dont ils ont fait grand cas : ils veulent que vous buviez à leur santé avec leur vin favori.

Je l'ai fait, et suis, monsieur, avec un grand respect,

Votre serviteur très humble et très obéissant,

GODEAU,

HÔTELLER DE MESSIEURS LES MOUSQUETAIRES.

« À la bonne heure ! s'écria d'Aragnan, ils pensent à moi dans leurs plaisirs comme je pensais à eux dans mon ennui ; bien certainement que je boirai à leur santé et de grand cœur ; mais je n'y boirai pas seul. »

Et d'Aragnan courut chez deux gardes, avec lesquels il avait fait plus amitié qu'avec les autres, afin de les inviter à boire avec lui le délicieux petit vin d'Anjou qui venait d'arriver de Villeroi. L'un des deux gardes était invité pour le soir même, et l'autre invité pour le lendemain ; la réunion fut donc fixée au surlendemain.

D'Aragnan, en rentrant, envoya les douze bouteilles de vin à la buvette des gardes, en recommandant qu'on les lui gardât avec soin ; puis, le jour de la solennité, comme le dîner était fixé pour l'heure de midi, d'Aragnan envoya, dès neuf heures, Planchet pour tout préparer.

Planchet, tout fier d'être élevé à la dignité de maître d'hôtel, songea à tout apprêter en homme intelligent ; à cet effet il s'adjoignit le valet d'un des convives de son maître, nommé Fourreau, et ce faux soldat qui avait voulu tuer d'Aragnan, et qui, n'appartenant à aucun corps, était entré à son service ou plutôt à celui de Planchet, depuis que d'Aragnan lui avait sauvé la vie.

L'heure du festin venue, les deux convives arrivèrent, prirent place et les mets s'alignèrent sur la table. Planchet servait la serviette au bras, Fourreau

perdu la trace de cette femme et qu'elle est maintenant en sûreté dans ce couvent où vous n'auriez jamais dû la laisser arriver, tâchez au moins de ne pas manquer l'homme ; sinon, vous savez que j'ai la main longue et que vous payeriez cher les cent louis que vous avez à moi. »

Pas de signature. Néanmoins il était évident que la lettre venait de Milady. En conséquence, il la garda comme pièce à conviction, et, en sûreté derrière l'angle de la tranchée, il se mit à interroger le blessé. Celui-ci confessa qu'il s'était chargé avec son camarade, le même qui venait d'être tué, d'enlever une jeune femme qui devait sortir de Paris par la barrière de La Villette, mais que, s'étant arrêtés à boire dans un cabaret, ils avaient manqué la voiture de dix minutes.

« Mais qu'eussiez-vous fait de cette femme ? demanda d'Aragnan avec angoisse.

— Nous devions la remettre dans un hôtel de la place Royale, dit le blessé.

— Oui ! oui ! murmura d'Aragnan, c'est bien cela, chez Milady elle-même. »

Alors le jeune homme comprit en frémissant quelle terrible soif de vengeance poussait cette femme à le perdre, ainsi que ceux qui l'aimaient, et combien elle en savait sur les affaires de la cour, puisqu'elle avait tout découvert. Sans doute elle devait ces renseignements au cardinal.

Mais, au milieu de tout cela, il comprit, avec un sentiment de joie bien réel, que la reine avait fini par découvrir la prison où la pauvre Mme Bonacieux expiait son dévouement, et qu'elle l'avait tirée de cette prison. Alors la lettre qu'il avait reçue de la jeune femme et son passage sur la route de Chaillot, passage pareil à une apparition, lui furent expliqués.

Dès lors, ainsi qu'Athos l'avait prédit, il était possible de retrouver Mme Bonacieux, et un couvent n'était pas impenable.

Cette idée acheva de lui remettre la clémence au cœur. Il se retourna vers le blessé qui suivait avec anxiété toutes les expressions diverses de son visage, et lui tendant le bras :

« Allons, lui dit-il, je ne veux pas t'abandonner ainsi. Appuie-toi sur moi et retournons au camp.

— Oui, dit le blessé, qui avait peine à croire à tant de magnanimité, mais n'est-ce point pour me faire pendre ?

— Tu as ma parole, dit-il, et pour la seconde fois je te donne la vie. »

— Tu vois bien alors qu'il faut que j'aie cette lettre, dit d'Arragnan ; ainsi donc plus de retard, plus d'hésitation, ou quelle que soit ma répugnance à tremper une seconde fois mon épée dans le sang d'un misérable comme toi, je le jure par ma foi d'honnête homme... »

Et à ces mots d'Arragnan fit un geste si menaçant, que le blessé se releva.

« Arrêtez ! arrêtez ! s'écria-t-il reprenant courage à force de terreur, j'irai... j'irai !... »

D'Arragnan prit l'arquebuse du soldat, le fit passer devant lui et le poussa vers son compagnon en lui piquant les reins de la pointe de son épée.

C'était une chose affreuse que de voir ce malheureux, laissant sur le chemin qu'il parcourait une longue trace de sang, pâle de sa mort prochaine, essayant de se traîner sans être vu jusqu'au corps de son complice qui grisait à vingt pas de là !

La terreur était tellement peinte sur son visage couvert d'une froide sueur, que d'Arragnan en eut pitié ; et que, le regardant avec mépris :

« Eh bien, lui dit-il, je vais te montrer la différence qu'il y a entre un homme de cœur et un lâche comme toi ; reste, j'irai. »

Et d'un pas agile, l'oeil au guet, observant les mouvements de l'ennemi, s'aidant de tous les accidents de terrain, d'Arragnan parvint jusqu'au second soldat.

Il y avait deux moyens d'arriver à son but : le fouiller sur la place, ou l'emporter en se faisant un bouclier de son corps, et le fouiller dans la tranchée.

D'Arragnan préféra le second moyen et chargea l'assassin sur ses épaules au moment même où l'ennemi faisait feu.

Une légère secousse, le bruit mat de trois balles qui trouaient les chairs, un dernier cri, un frémissement d'agonie prouvèrent à d'Arragnan que celui qui avait voulu l'assassiner venait de lui sauver la vie.

D'Arragnan regagna la tranchée et jeta le cadavre auprès du blessé aussi pâle qu'un mort.

Aussitôt il commença l'inventaire : un portefeuille de cuir, une bourse où se trouvait évidemment une partie de la somme que le bandit avait reçue, un cornet et des des formaient l'héritage du mort.

Il laissa le cornet et les des où ils étaient tombés, jeta la bourse au blessé et ouvrit avidement le portefeuille.

Au milieu de quelques papiers sans importance, il trouva la lettre suivante : c'était celle qu'il était allé chercher au risque de sa vie : « Puisque vous avez

débouchait les bouteilles, et Brisemont, c'était le nom du convalescent, transportait dans des carafons de verre le vin qui paraissait avoir déposé par effet des secousses de la route. De ce vin, la première bouteille était un peu trouble vers la fin, Brisemont versa cette lie dans un verre, et d'Arragnan lui permit de la boire ; car le pauvre diable n'avait pas encore beaucoup de forces.

Les convives, après avoir mangé le potage, allaient porter le premier verre à leurs lèvres, lorsque tout à coup le canon retentit au fort Louis et au fort Neuf ; aussitôt les gardes, croyant qu'il s'agissait de quelque attaque imprévue, soit des assiégés, soit des Anglais, sautèrent sur leurs épées ; d'Arragnan, non moins lesté, fit comme eux, et tous trois sortirent en courant, afin de se rendre à leurs postes.

Mais à peine furent-ils hors de la buvette, qu'ils se trouvèrent fixés sur la cause de ce grand bruit ; les cris de Vive le roi ! Vive M. le cardinal ! retentissaient de tous côtés, et les tambours battaient dans toutes les directions.

En effet, le roi, impatient comme on l'avait dit, venait de doubler deux étapes, et arrivait à l'instant même avec toute sa maison et un renfort de dix mille hommes de troupe ; ses mousquetaires le précédaient et le suivaient. D'Arragnan, placé en haie avec sa compagnie, salua d'un geste expressif ses amis, qui lui répondirent des yeux, et M. de Tréville, qui le reconnut tout d'abord.

La cérémonie de réception achevée, les quatre amis furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

« Pardieu ! s'écria d'Arragnan, il n'est pas possible de mieux arriver, et les viandes n'auront pas encore eu le temps de refroidir ! n'est-ce pas, messieurs ? ajouta le jeune homme en se tournant vers les deux gardes, qu'il présenta à ses amis.

— Ah ! ah ! il paraît que nous banquions, dit Porthos.

— J'espère, dit Aramis, qu'il n'y a pas de femmes à votre dîner !

— Est-ce qu'il y a du vin potable dans votre bicoque ? demanda Athos.

— Mais, pardieu ! il y a le vôtre, cher ami, répondit d'Arragnan.

— Notre vin ? fit Athos étonné.

— Oui, celui que vous m'avez envoyé.

— Nous vous avons envoyé du vin ?

— Mais vous savez bien, de ce petit vin des coreaux d'Anjou ?

— Oui, je sais bien de quel vin vous voulez parler.

— Le vin que vous préférez.

— Sans doute, quand je n'ai ni champagne ni chamberlin.

— Eh bien, à défaut de champagne et de chamberlin, vous vous contenterez de celui-là.

— Nous avons donc fait venir du vin d'Anjou, gourmet que nous sommes ? dit Porthos.

— Mais non, c'est le vin qu'on m'a envoyé de votre part.

— De notre part ? firent les trois mousquetaires.

— Est-ce vous, Aramis, dit Athos, qui avez envoyé du vin ?

— Non, et vous, Porthos ?

— Non, et vous, Athos ?

— Non.

— Si ce n'est pas vous, dit d'Arragnan, c'est votre hôtelier.

— Notre hôtelier ?

— Eh oui ! votre hôtelier, Godeau, hôtelier des mousquetaires.

— Ma foi, qu'il vienne d'où il voudra, n'importe, dit Porthos, goûtons-le, et, s'il est bon, buvons-le.

— Non pas, dit Athos, ne buvons pas le vin qui a une source inconnue.

— Vous avez raison, Athos, dit d'Arragnan. Personne de vous n'a chargé l'hôtelier Godeau de m'envoyer du vin ?

— Non ! et cependant il vous en a envoyé de notre part ?

— Voici la lettre ! » dit d'Arragnan.

Et il présenta le billet à ses camarades.

« Ce n'est pas son écriture ! s'écria Athos, je la connais, c'est moi qui, avant de partir, ai réglé les comptes de la communauté.

— Fausse lettre, dit Porthos ; nous n'avons pas été consignés.

— D'Arragnan, demanda Aramis d'un ton de reproche, comment avez-vous pu croire que nous avions fait du bruit ?... »

D'Arragnan pâlit, et un tremblement convulsif secoua tous ses membres.

« Tu m'effraies, dit Athos, qui ne le tutoyait que dans les grandes occasions, qu'est-il donc arrivé ?

— Courons, courons, mes amis ! s'écria d'Arragnan, un horrible soupçon me traverse l'esprit ! serait-ce encore une vengeance de cette femme ? »

Ce fut Athos qui pâlit à son tour.

« Oh ! ne me tuez pas ! s'écria le bandit, grâce, grâce, mon officier ! et je vous dirai tout.

— Ton secret vaut-il la peine que je te garde la vie au moins ? demanda le jeune homme en retenant son bras.

— Oui, si vous estimez que l'existence soit quelque chose quand on a vingt-deux ans comme vous et qu'on peut arriver à tout, étant beau et brave comme vous l'êtes.

— Misérable ! dit d'Arragnan, voyons, parle vite, qui t'a chargé de m'assassiner ?

— Une femme que je ne connais pas, mais qu'on appelle Milady.

— Mais si tu ne connais pas cette femme, comment sais-tu son nom ?

— Mon camarade la connaissait et l'appelait ainsi, c'est à lui qu'elle a eu affaire et non pas à moi ; il a même dans sa poche une lettre de cette personne qui doit avoir pour vous une grande importance, à ce que je lui ai entendu dire.

— Mais comment te trouves-tu de moitié dans ce guet-apens ?

— Il m'a proposé de faire le coup à nous deux et j'ai accepté.

— Et combien vous a-t-elle donné pour cette belle expédition ?

— Cent louis.

— Eh bien, à la bonne heure, dit le jeune homme en riant, elle estime que je vauds quelque chose ; cent louis, c'est une somme pour deux misérables comme vous : aussi je comprends que tu aies accepté, et je te fais grâce, mais à une condition !

— Laquelle ? demanda le soldat inquiet en voyant que tout n'était pas fini.

— C'est que tu vas aller me chercher la lettre que ton camarade a dans sa poche.

— Mais, s'écria le bandit, c'est une autre manière de me tuer ; comment voulez-vous que j'aille chercher cette lettre sous le feu du bastion ?

— Il faut pourrante que tu te décides à l'aller chercher, ou je te jure que tu vas mourir de ma main.

— Grâce, monsieur, pitié ! au nom de cette jeune dame que vous aimez, que vous croyez morte peut-être, et qui ne l'est pas ! s'écria le bandit en se mettant à genoux et s'appuyant sur sa main, car il commençait à perdre ses forces avec son sang.

— Et d'où sais-tu qu'il y a une jeune femme que j'aime, et que j'ai cru cette femme morte ? demanda d'Arragnan.

— Par cette lettre que mon camarade a dans sa poche.

En arrivant à l'angle de la tranchée qui allait leur servir de rempart, un des gardes tomba : une balle lui avait traversé la poitrine. L'autre, qui était sain et sauf, continua sa course vers le camp.

D'Aragnan ne voulut pas abandonner ainsi son compagnon, et s'inclina vers lui pour le relever et l'aider à rejoindre les lignes; mais en ce moment deux coups de fusil partirent : une balle cassa la tête du garde déjà blessé, et l'autre vint s'aplatir sur le roc après avoir passé à deux pouces de d'Aragnan.

Le jeune homme se retourna vivement, car cette attaque ne pouvait venir du bastion, qui était masqué par l'angle de la tranchée. L'idée des deux soldats qui l'avaient abandonné lui revint à l'esprit et lui rappela ses assassins de la surveillance; il résolut donc cette fois de savoir à quoi s'en tenir, et tomba sur le corps de son camarade comme s'il était mort.

Il vit aussitôt deux têtes qui s'élevaient au-dessus d'un ouvrage abandonné qui était à trente pas de là : c'étaient celles de nos deux soldats. D'Aragnan ne s'était pas trompé : ces deux hommes ne l'avaient suivi que pour l'assassiner, espérant que la mort du jeune homme serait mise sur le compte de l'ennemi.

Seulement, comme il pouvait n'être que blessé et dénoncer leur crime, ils s'approchèrent pour l'achever; heureusement, trompés par la ruse de d'Aragnan, ils négligèrent de recharger leurs fusils.

Lorsqu'ils furent à dix pas de lui, d'Aragnan, qui en tombant avait eu grand soin de ne pas lâcher son épée, se releva tout à coup et d'un bond se trouva près d'eux.

Les assassins comprirent que s'ils s'enfuyaient du côté du camp sans avoir tué leur homme, ils seraient accusés par lui; aussi leur première idée fut-elle de passer à l'ennemi. L'un d'eux prit son fusil par le canon, et s'en servit comme d'une massue : il en porta un coup terrible à d'Aragnan, qui l'évita en se jetant de côté, mais par ce mouvement il livra passage au bandit, qui s'élança aussitôt vers le bastion. Comme les Rochelois qui le gardaient ignoraient dans quelle intention cet homme venait à eux, ils firent feu sur lui et il tomba frappé d'une balle qui lui brisa l'épaule.

Pendant ce temps, d'Aragnan s'était jeté sur le second soldat, l'attaquant avec son épée; la lutte ne fut pas longue, ce misérable n'avait pour se défendre que son arquebuse déchargée; l'épée du garde glissa contre le canon de l'arme devenue inutile et alla traverser la cuisse de l'assassin, qui tomba. D'Aragnan lui mit aussitôt la pointe du fer sur la gorge.

D'Aragnan s'élança vers la buvette, les trois mousquetaires et les deux gardes l'y suivirent.

Le premier objet qui frappa la vue de d'Aragnan en entrant dans la salle à manger, fut Brisemont étendu par terre et se roulant dans d'atroces convulsions.

Plancher et Fourreau, pâles comme des morts, essayaient de lui porter secours; mais il était évident que tout secours était inutile : tous les traits du moribond étaient crispés par l'agonie.

« Ah ! s'écria-t-il en apercevant d'Aragnan, ah ! c'est affreux, vous avez l'air de me faire grâce et vous m'empoisonnez ! »

— Moi ! s'écria d'Aragnan, moi, malheureux ! moi ! que dis-tu donc là ?

— Je dis que c'est vous qui m'avez donné ce vin, je dis que c'est vous qui m'avez dit de le boire, je dis que vous avez voulu vous venger de moi, je dis que c'est affreux !

— N'en croyez rien, Brisemont, dit d'Aragnan, n'en croyez rien; je vous jure, je vous proteste...

— Oh ! mais Dieu est là ! Dieu vous punira ! Mon Dieu ! qu'il souffre un jour ce que je souffre !

— Sur l'évangile, s'écria d'Aragnan en se précipitant vers le moribond, je vous jure que j'ignorais que ce vin fût empoisonné et que j'allais en boire comme vous.

— Je ne vous crois pas », dit le soldat.

Et il expira dans un redoublement de tortures.

« Affreux ! affreux ! murmurait Athos, tandis que Porthos brisait les bouilles et qu'Aramis donnait des ordres un peu tardifs pour qu'on allât chercher un confesseur.

— O mes amis ! dit d'Aragnan, vous venez encore une fois de me sauver la vie, non seulement à moi, mais à ces messieurs. Messieurs, continua-t-il en s'adressant aux gardes, je vous demanderai le silence sur toute cette aventure; de grands personnages pourraient avoir trempé dans ce que vous avez vu, et le mal de tout cela retomberait sur nous.

— Ah ! monsieur ! balbutiait Plancher plus mort que vif; ah ! monsieur ! que je l'ai échappé belle !

— Comment, dirôle, s'écria d'Aragnan, tu allais donc boire mon vin ?

— À la santé du roi, monsieur, j'allais en boire un pauvre verre, si Fourreau ne m'avait pas dit qu'on m'appelait.

— Hélas ! dit Fourreau, dont les dents claquaient de terreur, je voulais l'éloigner pour boire tout seul !

— Messieurs, dit d'Arragnan en s'adressant aux gardes, vous comprenez qu'un pareil fésin ne pourrait être que fort triste après ce qui vient de se passer ; ainsi recevez toutes mes excuses et remettez la partie à un autre jour, je vous prie. »

Les deux gardes acceptèrent courtoisement les excuses de d'Arragnan, et, comprenant que les quatre amis désiraient demeurer seuls, ils se retirèrent.

Lorsque le jeune garde et les trois mousquetaires furent sans témoins, ils se regardèrent d'un air qui voulait dire que chacun comprenait la gravité de la situation.

« D'abord, dit Athos, sortons de cette chambre ; c'est une mauvaise compagnie qu'un mort, mort de mort violente.

— Planchet, dit d'Arragnan, je vous recommande le cadavre de ce pauvre diable. Qu'il soit enterré en terre sainte. Il avait commis un crime, c'est vrai, mais il s'en était repenti. »

Et les quatre amis sortirent de la chambre, laissant à Planchet et à Fourreau le soin de rendre les honneurs mortuaires à Brisemont.

L'hôte leur donna une autre chambre dans laquelle il leur servit des oeufs à la coque et de l'eau, qu'Athos alla puiser lui-même à la fontaine. En quelques paroles Porthos et Aramis furent mis au courant de la situation.

« Eh bien, dit d'Arragnan à Athos, vous le voyez, cher ami, c'est une guerre à mort. »

Athos secoua la tête.

« Oui, oui, dit-il, je le vois bien ; mais croyez-vous que ce soit elle ?

— J'en suis sûr.

— Cependant je vous avoue que je doute encore.

— Mais cette fleur de lis sur l'épaulé ?

— C'est une Anglaise qui aura commis quelque méfait en France, et qu'on aura flétrie à la suite de son crime.

— Athos, c'est votre femme, vous dis-je, répétait d'Arragnan, ne vous rappelez-vous donc pas comme les deux signalements se ressemblent ?

— J'aurais cependant cru que l'autre était morte, je l'avais si bien pendue. »
Ce fut d'Arragnan qui secoua la tête à son tour.

En effet, les Rochelois avaient fait une sortie pendant la nuit et avaient repris un bastion dont l'armée royaliste s'était emparée deux jours auparavant ; il s'agissait de pousser une reconnaissance perdue pour voir comment l'armée gardait ce bastion.

Effectivement, au bout de quelques instants, Monsieur éleva la voix et dit :
« Il me faudrait, pour cette mission, trois ou quatre volontaires conduits par un homme sûr.

— Quant à l'homme sûr, je l'ai sous la main, Monseigneur, dit M. des Essarts en montrant d'Arragnan ; et quant aux quatre ou cinq volontaires, Monseigneur n'a qu'à faire connaître ses intentions, et les hommes ne lui manqueront pas.

— Quatre hommes de bonne volonté pour venir se faire tuer avec moi ! » dit d'Arragnan en levant son épée.

Deux de ses camarades aux gardes s'élançèrent aussitôt, et deux soldats s'étant joints à eux, il se trouva que le nombre demandé était suffisant ; d'Arragnan refusa donc tous les autres, ne voulant pas faire de passe-droit à ceux qui avaient la priorité.

On ignorait si, après la prise du bastion, les Rochelois l'avaient évacué ou s'ils y avaient laissé garnison ; il fallait donc examiner le lieu indiqué d'assez près pour vérifier la chose.

D'Arragnan partit avec ses quatre compagnons et suivit la tranchée : les deux gardes marchaient au même rang que lui et les soldats venaient par derrière.

Ils arrivèrent ainsi, en se couvrant de revêtements, jusqu'à une centaine de pas du bastion ! Là, d'Arragnan, en se retournant, s'aperçut que les deux soldats avaient disparu.

Il crut qu'ayant eu peur ils étaient restés en arrière et continua d'avancer.

Au détour de la contrescarpe, ils se trouvèrent à soixante pas à peu près du bastion.

On ne voyait personne, et le bastion semblait abandonné.

Les trois enfants perdus délibéraient s'ils iraient plus avant, lorsque tout à coup une ceinture de fumée ceignit le géant de pierre, et une douzaine de balles vinrent siffler autour de d'Arragnan et de ses deux compagnons.

Ils savaient ce qu'ils voulaient savoir : le bastion était gardé. Une plus longue station dans cet endroit dangereux eût donc été une imprudence inutile ; d'Arragnan et les deux gardes tournèrent le dos et commencèrent une retraite qui ressemblait à une fuite.

justesse du coup lui avait déjà donné l'idée qu'il avait été tiré par une arme particulière : ce n'était donc pas une embuscade militaire, puisque la balle n'était pas de calibre.

Ce pouvait être un bon souvenir de M. le cardinal. On se rappelle qu'au moment même où il avait, grâce à ce bienheureux rayon de soleil, aperçu le canon du fusil, il s'étonnait de la longanimité de Son Éminence à son égard.

Mais d'Aragnan secoua la tête. Pour les gens vers lesquels elle n'avait qu'à étendre la main, Son Éminence recourait rarement à de pareils moyens.

Ce pouvait être une vengeance de Milady.

Ceci, c'était plus probable.

Il chercha inutilement à se rappeler ou les traits ou le costume des assassins; il s'était éloigné d'eux si rapidement, qu'il n'avait eu le loisir de rien remarquer.

« Ah ! mes pauvres amis, murmura d'Aragnan, où êtes-vous ? et que vous me faites faute ! »

D'Aragnan passa une fort mauvaise nuit. Trois ou quatre fois il se réveilla en sursaut, se figurant qu'un homme s'approchait de son lit pour le poignarder. Cependant le jour parut sans que l'obscurité eût amené aucun incident.

Mais d'Aragnan se douta bien que ce qui était différé n'était pas perdu.

D'Aragnan resta toute la journée dans son logis; il se donna pour excuse, vis-à-vis de lui-même, que le temps était mauvais.

Le surlendemain, à neuf heures, on battit aux champs. Le duc d'Orléans visitait les postes. Les gardes coururent aux armes, d'Aragnan prit son rang au milieu de ses camarades.

Monsieur passa sur le front de bataille; puis tous les officiers supérieurs s'approchèrent de lui pour lui faire leur cour, M. des Essarts, le capitaine des gardes, comme les autres.

Au bout d'un instant il parut à d'Aragnan que M. des Essarts lui faisait signe de s'approcher de lui : il attendit un nouveau geste de son supérieur, craignant de se tromper, mais ce geste s'étant renouvelé, il quitta les rangs et s'avança pour prendre l'ordre.

« Monsieur va demander des hommes de bonne volonté pour une mission dangereuse, mais qui fera honneur à ceux qui l'auront accomplie, et je vous ai fait signe afin que vous vous tinsiez prêt.

— Merci, mon capitaine ! » répondit d'Aragnan, qui ne demandait pas mieux que de se distinguer sous les yeux du lieutenant général.

« Mais enfin, que faire ? dit le jeune homme.

— Le fait est qu'on ne peut rester ainsi avec une épée éternellement suspendue au-dessus de sa tête, dit Athos, et qu'il faut sortir de cette situation.

— Mais comment ?

— Écoutez, tâchez de la rejoindre et d'avoir une explication avec elle; dites-lui : La paix ou la guerre ! ma parole de gentilhomme de ne jamais rien dire de vous, de ne jamais rien faire contre vous; de votre côté serment solennel de rester neutre à mon égard : sinon, je vais trouver le chancelier, je vais trouver le roi, je vais trouver le bourreau, j'amené la cour contre vous, je vous dénonce comme flétrie, je vous fais mettre en jugement, et si l'on vous absout, eh bien, je vous tue, foi de gentilhomme ! au coin de quelque borne, comme je tuerais un chien enragé.

— J'aime assez ce moyen, dit d'Aragnan, mais comment la joindre ?

— Le temps, cher ami, le temps amène l'occasion, l'occasion c'est la martingale de l'homme : plus on a engagé, plus l'on gagne quand on sait attendre.

— Oui, mais attendre entouré d'assassins et d'empoisonneurs...

— Bah ! dit Athos, Dieu nous a gardés jusqu'à présent, Dieu nous gardera encore.

— Oui, nous; nous d'ailleurs, nous sommes des hommes, et, à tout prendre, c'est notre état de risquer notre vie : mais elle ! ajouta-t-il à demi-voix.

— Qui elle ? demanda Athos.

— Constance.

— Mme Bonacieux ! ah ! c'est juste, fit Athos; pauvre ami ! j'oubliais que vous étiez amoureux.

— Eh bien, mais, dit Aramis, n'avez-vous pas vu par la lettre même que vous avez trouvée sur le misérable mort qu'elle était dans un couvent ? On est très bien dans un couvent, et aussitôt le siège de La Rochelle terminé, je vous promets que pour mon compte...

— Bon ! dit Athos, bon ! oui, mon cher Aramis ! nous savons que vos vœux tendent à la religion.

— Je ne suis mousquetaire que par intérim, dit humblement Aramis.

— Il paraît qu'il y a longtemps qu'il n'a reçu des nouvelles de sa maîtresse, dit tout bas Athos; mais ne faites pas attention, nous connaissons cela.

— Eh bien, dit Porthos, il me semble qu'il y aurait un moyen bien simple.

— Lequel ? demanda d'Aragnan.

— Elle est dans un couvent, dites-vous ? reprit Porthos.

— Oui.

— Eh bien, aussitôt le siège fini, nous l'enlevons de ce couvent.

— Mais encore faut-il savoir dans quel couvent elle est.

— C'est juste, dit Porthos.

— Mais, j'y pense, dit Athos, ne prétendez-vous pas, cher d'Artagnan, que c'est la reine qui a fait choix de ce couvent pour elle ?

— Oui, je le crois du moins.

— Eh bien, mais Porthos nous aidera là-dedans.

— Et comment cela, s'il vous plaît ?

— Mais par votre marquise, votre duchesse, votre princesse ; elle doit avoir le bras long.

— Chut ! dit Porthos en mettant un doigt sur ses lèvres, je la crois cardinaliste et elle ne doit rien savoir.

— Alors, dit Aramis, je me charge, moi, d'en avoir des nouvelles.

— Vous, Aramis, s'écrièrent les trois amis, vous, et comment cela ?

— Par l'aumônier de la reine, avec lequel je suis fort lié... », dit Aramis en rougissant.

Et sur cette assurance, les quatre amis, qui avaient achevé leur modeste repas, se séparèrent avec promesse de se revoir le soir même : d'Artagnan retourna aux Minimes, et les trois mousquetaires rejoignirent le quartier du roi, où ils avaient à faire préparer leur logis.

rayon du soleil couchant il lui sembla voir briller derrière une haie le canon d'un mousquet.

D'Artagnan avait l'œil vif et l'esprit prompt, il comprit que le mousquet n'était pas venu là tout seul et que celui qui le portait ne s'était pas caché derrière une haie dans des intentions amicales. Il résolut donc de gagner au large, lorsque de l'autre côté de la route, derrière un rocher, il aperçut l'extrémité d'un second mousquet.

C'était évidemment une embuscade.

Le jeune homme jeta un coup d'œil sur le premier mousquet et vit avec une certaine inquiétude qu'il s'abaissait dans sa direction, mais aussitôt qu'il vit l'orifice du canon immobile il se jeta ventre à terre. En même temps le coup partit, il entendit le sifflement d'une balle qui passait au-dessus de sa tête.

Il n'y avait pas de temps à perdre, d'Artagnan se redressa d'un bond, et au même moment la balle de l'autre mousquet fit voler les cailloux à l'endroit même du chemin où il s'était jeté la face contre terre.

D'Artagnan n'était pas un de ces hommes inutilement braves qui cherchent une mort ridicule pour qu'on dise d'eux qu'ils n'ont pas reculé d'un pas, d'ailleurs il ne s'agissait plus de courage ici, d'Artagnan était tombé dans un guet-apens.

« S'il y a un troisième coup, se dit-il, je suis un homme perdu ! »

Et aussitôt prenant ses jambes à son cou, il s'enfuit dans la direction du camp, avec la vitesse des gens de son pays si renommés pour leur agilité ; mais, quelle que fût la rapidité de sa course, le premier qui avait tiré, ayant eu le temps de recharger son arme, lui tira un second coup si bien ajusté, cette fois, que la balle traversa son feutre et le fit voler à dix pas de lui.

Cependant, comme d'Artagnan n'avait pas d'autre chapeau, il ramassa le sien tout en courant, arriva fort essoufflé et fort pâle, dans son logis, s'assit sans rien dire à personne et se mit à réfléchir.

Cet événement pouvait avoir trois causes :

La première et la plus naturelle pouvait être une embuscade des Rochelois, qui n'eussent pas été fâchés de tuer un des gardes de Sa Majesté, d'abord parce que c'était un ennemi de moins, et que cet ennemi pouvait avoir une bourse bien garnie dans sa poche.

D'Artagnan prit son chapeau, examina le trou de la balle, et secoua la tête. La balle n'était pas une balle de mousquet, c'était une balle d'arquebuse ; la